



HAL
open science

Littérature, esthétisation et politique en Angleterre à la fin du Moyen Âge

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. Littérature, esthétisation et politique en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Jean-Philippe Genet. Vecteurs de l'idéal et mutations des sociétés politiques, Editions de la Sorbonne; Ecole française de Rome, pp.75-91, 2021, 979-10-351-0635-5. halshs-03064666

HAL Id: halshs-03064666

<https://shs.hal.science/halshs-03064666>

Submitted on 9 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Littérature, esthétisation et politique en Angleterre à la fin du Moyen Âge

Lorsque Jean-Philippe Genet m'a demandé de préparer une intervention pour ce volume, il a souhaité que j'explore, parmi les huit « révolutions » qu'il a définies, celle du « sensible »¹. Bien qu'il ne me paraisse pas évident de traiter séparément ces « révolutions », et en particulier, pour ce qui concerne mes travaux, celles de la *literacy*, des langues et du sensible, j'ai pu à cette occasion entamer une réflexion sur un aspect encore peu présent dans mes recherches, celui de l'esthétisation de l'anglais, cette langue qui se constitue tardivement – aux XIV^e et XV^e siècles – en langue intellectuelle, en articulation avec l'autonomisation d'un nouveau champ littéraire². Une question, en particulier, m'a interpellée : pourquoi une grande majorité des textes littéraires sur lesquels je travaille, qui réfléchissent à la société et au pouvoir dans ce « nouveau » langage qu'est l'anglais – relativement nouveau, en tout cas, dans le paysage *écrit* du système de communication³ –, sont-ils en vers plus qu'en prose ?

Est-ce une question anecdotique ? Peut-être, si on la compare à de nombreux problèmes évoqués dans cet ouvrage, notamment sur le paradigme ecclésial – et sur sa critique⁴. Peut-être surtout, en ce qui me concerne, par rapport à la problématique de l'affirmation plus large des langues vernaculaires dans le système de communication des derniers siècles du Moyen Âge, sans qu'il y ait forcément contradiction avec la prééminence du latin⁵ ; et plus précisément, au regard de cette affirmation des langues vernaculaires à l'écrit qui induit des changements fondamentaux dans le rapport au langage employé⁶. Toutefois, cette question permet d'envisager un problème à mon sens important pour la compréhension d'un système de communication, celui des

¹ Voir l'introduction de ce volume.

² Sur cette autonomisation, voir Jean-Philippe Genet, *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF, 2003. Pour un panorama d'ensemble sur la littérature en anglais à la fin du Moyen Âge, voir notamment James Simpson, *The Oxford English literary history*, vol. 2, 1350-1547. *Reform and Cultural Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 2002 ; David Wallace (éd.), *The Cambridge history of medieval English literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; Peter Brown (éd.), *A Companion to Medieval English Literature and Culture, c. 1350-c. 1500*, Oxford, Blackwell, 2007 ; Jocelyn Wogan-Brown et alii, *The Idea of Vernacular. An Anthology of Middle English Literary Theory, 1280-1520*, Exeter, 1999 ; Paul Strohm (éd.), *Middle English*, Oxford, Oxford University Press (Oxford Twenty-First Century Approaches to Literature), 2007.

³ Pour une définition du système de communication, voir Jean-Philippe Genet, « Histoire et système de communication au Moyen Âge », dans Jean-Philippe Genet (éd.), *L'Histoire et ses nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, p. 11-29. Voir également Marco Mostert (éd.), *New Approaches to Medieval Communication*, Turnhout, Brepols, 1999.

⁴ Voir notamment la communication d'Étienne Anheim dans ce volume.

⁵ Sur ces questions, voir par exemple l'œuvre de Serge Lusignan, notamment *La langue des rois au Moyen Âge : le français en France et en Angleterre*, Paris, PUF (Le Nœud Gordien), 2004, ainsi que Benoît Grévin (éd.), *La résistible ascension du vulgaire. Contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien*, *Mélanges de l'École française de Rome : Moyen Âge*, t. 117/2, 2005, p. 447-718 et surtout, *idem*, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Seuil, 2012.

⁶ Sur les transformations liées à la diffusion de l'écrit et de la *literacy*, voir les travaux de Jack Goody, par exemple *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, trad. Claire Maniez, coord. Jean-Marie Privat, Paris, La Dispute, 2007. Pour le Moyen Âge anglais, voir Michael Clanchy, *From Memory to Written Record : England, 1066-1307*, Oxford, Blackwell, 3^e édition, 1993.

interactions entre la forme et le contenu du message. Cela peut paraître évident pour les arts visuels ; cela ne l'est pas toujours pour les arts textuels.

Ces dernières décennies, d'amples réflexions ont été menées par de nombreux historiens sur les liens entre contenus, formes et matérialité pour différents types d'écrits – je pense évidemment aux travaux de Benoît Grévin⁷, mais aussi à certains travaux sur les écrits de la pratique⁸. Mais, paradoxalement, les réflexions historiques sur les interactions entre la forme et le message ont été finalement peu nombreuses sur la littérature médiévale, du point de vue de l'historien. Si on ne considère plus, désormais, la littérature médiévale comme une simple illustration de la vie quotidienne, la majorité des analyses portent surtout sur le contenu des textes, les « concepts » ou le « langage » – Quentin Skinner *versus* John Pocock en quelque sorte⁹ ; et les questionnements sur la forme sont pour l'essentiel laissés aux littéraires. Je m'inclus dans ce constat : je me suis intéressée et je m'intéresse toujours, pour l'essentiel, au lexique et à la sémantique, à la constitution d'un langage spécifique à la fin du Moyen Âge pour une communauté politique anglaise¹⁰.

Pourtant, mes travaux portent pour une grande part sur des textes littéraires de la deuxième moitié du XIV^e siècle et du XV^e siècle, et cette question de la forme a fini par s'imposer, notamment celle des rapports entre le vers et la prose. Pourquoi des œuvres diffusées et clairement inscrites durant cette période dans un horizon d'attente, pour reprendre l'expression de Hans Jauss¹¹ – car même si les textes vernaculaires ont connu une diffusion bien moindre que les textes latins, certaines de ces œuvres sont conservées dans plusieurs dizaines de manuscrits¹² – pourquoi des textes diffusés donc, réfléchissant sur leur société et sur la nature et le

⁷ Voir notamment Benoît Grévin, « Les mystères rhétoriques de l'État médiéval. L'écriture du pouvoir en Europe occidentale (XIII^e-XV^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2008/2, 63^e année, p. 271-300 ; *idem*, *Rhétorique du pouvoir médiéval : les "Lettres" de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen, XIII^e-XV^e siècle*, Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome), 2008.

⁸ Pour une réflexion historiographique en français sur ces questions, voir par exemple Pierre Chastang, « L'archéologie du texte médiéval. Autour de travaux récents sur l'écrit au Moyen Âge », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2008/2, 63^e année, p. 245-269 ; Pierre Chastang et Étienne Anheim (éd.), *Pratiques de l'écrit, Médiévales*, 56, printemps 2009, p. 5-114 ; Benoît Grévin et Aude Mairey (éd.), *L'écriture pragmatique. Un concept d'histoire médiévale à l'échelle européenne, Cahiers électroniques d'histoire textuelle*, 5, 2012 [en ligne : <http://lamop.univ-paris1.fr/spip.php?rubrique261>].

⁹ Pour une première approche de leurs œuvres, voir John G. A. Pocock, *Political thought and history : essays on theory and method*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009 ; Quentin Skinner, *Visions of politics*, Volume 1, *Regarding method*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

¹⁰ Les débats sur l'existence d'une communauté et/ou d'une nation anglaise à la fin du Moyen Âge sont encore vifs. Pour une mise au point récente, voir Aude Mairey, « Nation, identité, communauté ? Quelques réflexions sur la littérature anglaise des XIV^e et XV^e siècles », dans *Nation et nations au Moyen Âge*. Actes du 44^e congrès de la SHMESP, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, p. 107-122.

¹¹ Voir Hans R. Jauss, *Pour une herméneutique littéraire*, trad. Maurice Jacob, Paris, Gallimard, 1988.

¹² Voir notamment Margaret Connolly et Linne R. Mooney (éd.), *Design and Distribution of late medieval Manuscripts in England*, York, York Medieval Press, 2008 ; Jeremy Griffiths et Derek Pearsall (éd.), *Book Production and Publishing in Britain, 1375-1475*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

fonctionnement du pouvoir sont-ils écrits en vers ? Inversement, pourquoi ce qui contribue considérablement à une esthétisation de l'anglais a-t-il partie liée avec une réflexion sur le pouvoir et la société ? Après une présentation rapide du mouvement d'ensemble de cette littérature, j'évoquerai dans un premier temps les problèmes historiographiques liés à l'interprétation de ces textes, avant de formuler quelques hypothèses sur la signification de l'emploi de la versification par nombre d'auteurs de cette période.

Rappelons d'abord que si la littérature en anglais se développe surtout à partir du milieu du XIV^e siècle, il existe des productions significatives à la fin du XIII^e siècle et dans la première moitié du XIV^e¹³. Rappelons également que seule une partie de la production est en anglais ; on écrit encore, surtout au XIV^e siècle, en français¹⁴ et, bien sûr, en latin, même si ce dernier se fait peut-être plus discret dans le domaine littéraire anglais¹⁵. L'exemple le plus éclatant de ce multilinguisme est sans doute John Gower, dont l'œuvre, qui date de la fin du XIV^e siècle, est composée dans chacune des trois langues en usage en Angleterre¹⁶. Mais la période clé est le siècle qui court des années 1360-1370, décennies où se met progressivement en place un marché du livre en anglais¹⁷, aux années 1480 qui voient l'installation de la première imprimerie par William Caxton, lequel ne publie pratiquement qu'en anglais¹⁸. Au sein de cette période, la chronologie est importante et l'on peut distinguer schématiquement trois périodes.

Dans les dernières décennies du XIV^e siècle, avant l'usurpation lancastrienne, c'est-à-dire la déposition de Richard II Plantagenet au profit d'Henri IV de Lancastre en 1399¹⁹, mais aussi

¹³ Voir par exemple Ralph Hanna, *London Literature, 1300-1380*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

¹⁴ La place du français en Angleterre à la fin du Moyen Âge, et plus généralement la question du multilinguisme, a récemment fait l'objet de nombreux débats. Pour un état des lieux en français, voir Christopher Fletcher, « Langue et nation en Angleterre à la fin du Moyen Âge », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 36, 2012, p. 233-252 ; Aude Mairey, « Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique », *Cahiers électroniques d'histoire textuelle du LaMOP*, 2, 2009, *Reflets de code-switching dans la documentation médiévale ?* (1^{re} éd. en ligne 2011 : <http://lamop.univ-paris1.fr/spip.php?rubrique218>). Voir également Jocelyn Wogan-Brown (éd.), *Language and Culture in medieval Britain : The French of England, c. 1100-c. 1500*, Woodbridge, York Medieval Press, 2009.

¹⁵ Voir David Carlson, « Anglo-Latin Literature in the later Middle Ages », dans Andrew Galloway (éd.), *The Cambridge Companion to Medieval English Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 195-216.

¹⁶ Voir Tim Machan, « Medieval Multilinguism and Gower's Literary Practice », *Studies in Philology*, 103/1, 2006, p. 1-25 ; Elisabeth M. Dutton, John Hines, et Robert F. Yeager, *John Gower, trilingual poet : Language, Translation and Tradition*, Cambridge, D. S. Brewer, 2010 ; Aude Mairey, « John Gower ou le multilinguisme en action », *Médiévales*, 68, printemps 2015, p. 57-72.

¹⁷ Voir Jean-Philippe Genet, *La genèse de l'État moderne, op. cit.*, p. 182 et suivantes.

¹⁸ Voir par exemple Nicholas Blake, *William Caxton and English Literary Culture*, Londres, Hambledon Press, 1991 ; William Kuskin, *Symbolic Caxton : literary culture and print capitalism*, Notre Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 2008 ; Aude Mairey, « William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur », *Identités britanniques. Espaces, langues, cultures*, sous la direction de Jean-Philippe Genet, *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 19, 2010, p. 123-142 [en ligne à l'adresse suivante : <http://crm.revues.org/11991>].

¹⁹ Pour le contexte général, voir Gerald Harriss, *Shaping the Nation. England, 1360-1461*, Oxford, Clarendon Press, 2005 ; et plus précisément Douglas L. Biggs et Gwilym Dodd (éd.), *Henry IV : the establishment of the regime, 1399-1406*, York, York Medieval Press, 2003.

avant le début effectif de la répression de l'hérésie lollarde, apparue dans les années 1370²⁰, et alors même que les Communes s'affirment au parlement – en particulier à partir du *Good Parliament* de 1376 –²¹, la production littéraire est foisonnante et considérée de manière générale comme relativement ouverte, ce qui ne signifie pas qu'elle soit exempte de tensions, comme l'a souligné Lynn Staley²². Cette période est dominée par la figure de Geoffrey Chaucer, mais aussi par les œuvres de John Gower, Thomas Usk ou John Clanvowe, ainsi que par la poésie allitérative – *Piers Plowman*, *Sir Gawain and the Green Knight* ou encore l'*Alliterative Morte Arthur*. De nombreux textes composés durant ces décennies ont une dimension politique, mais aussi sociale, importante, en présentant, par exemple, des réflexions sur les transformations liées aux ravages de la peste²³.

L'usurpation d'Henri IV en 1399 introduit une rupture majeure, liée au problème de légitimation de la nouvelle dynastie lancastrienne. Les Lancastres, pour y remédier, passent notamment une alliance avec le clergé pour accentuer la répression des lollards, afin de se poser en défenseurs légitimes de l'orthodoxie, y compris dans le domaine textuel, comme en témoignent les célèbres Constitutions d'Arundel (1407-1409)²⁴. Un autre élément essentiel est que cette nouvelle dynastie promeut davantage l'anglais en tant que langue courtoise, induisant ainsi une production littéraire permettant de la légitimer²⁵. C'est cette littérature des premières décennies du XV^e siècle qui a le plus souvent été qualifiée de propagandiste, en particulier les œuvres des deux principaux auteurs de cette période, Thomas Hoccleve et John Lydgate.

À partir du milieu du XV^e siècle, enfin, dans le contexte des guerres civiles²⁶, de nombreuses œuvres se font ouvertement plus polémiques, en défense de la dynastie supportée, Lancastre ou

²⁰ Sur cette hérésie, l'ouvrage de référence reste celui d'Anne Hudson, *The Premature Reformation: Wycliffite Texts and Lollard History*, Oxford, Clarendon Press, 1988. Mais la bibliographie sur l'hérésie lollarde est abondante. On peut en trouver une bonne partie sur le site de la Lollard Society qui est, comme son nom l'indique, une société de recherche exclusivement dédiée aux lollards (<http://lollardsociety.org/>).

²¹ Voir notamment Richard G. Davies et Jeffrey H. Denton (éd.), *The English Parliament in the Middle Ages*, Manchester, Manchester University Press, 1981.

²² Lynn Staley, *Languages of power in the age of Richard II*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2007.

²³ Voir Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société en Angleterre au XIV^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007.

²⁴ Voir Peter McNiven, *Heresy and Politics in the Reign of Henry IV: The Burning of John Badby*, Woodbridge, The Boydell Press, 2007 ; Anne Hudson, *The Premature Reformation*, op. cit. Sur les Constitutions d'Arundel, voir Nicholas Watson, « Censorship and Cultural Change in Late Medieval England », *Speculum*, 70, 1995, p. 822-864 ; et, pour une vision plus nuancée des effets de cette constitution, Vincent Gillespie et Kantik Ghosh (éd.), *After Arundel. Religious writing in fifteenth-century England*, Turnhout, Brepols, 2011.

²⁵ L'ampleur de cette adoption est toutefois discutée aujourd'hui : voir pour une mise au point récente Christopher Fletcher, « Langue et nation », art. cité. Il n'en reste pas moins qu'Henri V et son frère Humphrey de Gloucester ont bien patronné des ouvrages en anglais : voir Jeanne E. Krochalis, « The Books and Reading of Henry V and his Circle », *The Chaucer Review*, 23, 1988, p. 50-77 ; Alexandra Petrina, *Cultural Politics in Fifteenth-Century England. The case of Humphrey, Duke of Gloucester*, Leiden, Brill, 2004.

²⁶ Sur les guerres des Roses, voir par exemple Anthony Pollard, *The War of the Roses*, Basingstoke, New York, 2^e édition, 2001 ; David Grummitt, *A Short History of the Wars of the Roses*, Londres, I. B. Tauris, 2013.

York ; mais, selon Paul Strohm, une littérature « pré-machiavellienne » se développe également, caractérisée par des réflexions sur le fait que « le prince prudent puisse effectivement se protéger de Fortune, par l'exercice de la prévision et les qualités de la *virtu* »²⁷.

L'existence d'une littérature qualifiée de politique est donc, malgré les variations, une constante au cours de ce siècle de développement et de sophistication de l'anglais. Mais la nature et les fonctions de cette littérature ont suscité bien des discussions. Un premier problème majeur est celui de l'appréhension même des textes littéraires comme vecteurs de réflexion sur le politique. Hormis quelques textes perçus comme majeurs, constitués en canon, les autres productions ont longtemps été déconsidérées, à la fois comme œuvres littéraires et comme sources historiques. La majorité des œuvres possédant une dimension politique, surtout au XV^e siècle, a souvent été perçue, par les historiens et par les littéraires, comme un chapelet de stéréotypes visant à déployer une propagande simpliste, souvent médiocre sur le plan littéraire et peu utile pour la compréhension de la société anglaise de la fin du Moyen Âge. Gerald Harris, dans sa synthèse sur l'histoire de l'Angleterre entre 1360 et 1460, s'en fait encore l'écho en 2005 :

« La vision littéraire de la politique était donc stéréotypée et bornée, même si elle fournissait, d'une certaine manière, un modèle pratique pour la coopération politique et l'exercice de l'autorité »²⁸.

Dans les années 1980-1990, les réflexions se sont affinées et de nombreux textes ont été réhabilités, mais les débats sont restés vifs. À cet égard, j'ai été frappée par une phrase de Pierre Bourdieu – qui reprend en partie les considérations de Max Weber sur le champ religieux – et qui permet de formuler clairement les termes de ces débats :

« Le processus qui entraîne les œuvres est le produit de la lutte entre les agents qui, en fonction de leur position dans le champ, lié à un capital spécifique, ont intérêt à la conservation, c'est-à-dire à la routine et à la routinisation, ou à la subversion, qui prend souvent la forme d'un retour aux sources, à la pureté des origines et à la critique hérétique »²⁹.

De fait, si l'on grossit le trait, les uns penchaient pour des œuvres marquées par la conservation, d'autres pour des œuvres mues par un mécanisme de subversion lié principalement à l'hérésie lollarde. Mais Anne Hudson, la plus grande spécialiste du lollardisme, avait déjà insisté, dans son ouvrage de 1988, sur l'existence de « zones grises », situées dans une sorte de *no man's land* entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie, particulièrement étendues dans les dernières décennies du XIV^e siècle et encore au début du XV^e³⁰. Il me semble que ces « zones grises » n'existent pas

²⁷ Paul Strohm, *Politique : languages of Statecraft between Chaucer and Shakespeare*, New Haven, Yale University Press, p. 2 : [...] *the prudent prince can effectively Fortune-proof himself by exercise of foresight and qualities of virtue* [...].

²⁸ Gerald Harris, *Shaping the Nation*, *op. cit.*, p. 13 : *The literary view of politics was thus stereotyped and blinkered, but it provided, in some respects at least, a workable model for political cooperation and the exercise of authority.*

²⁹ Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 69.

³⁰ Anne Hudson, *Premature Reformation*, *op. cit.*

seulement pour les problèmes religieux, mais aussi pour les problèmes politiques et sociaux. Précisons quelque peu les positions.

La première va surtout dans le sens de la « conservation » telle qu'a pu la définir Pierre Bourdieu. Paul Strohm, dans un ouvrage intitulé *England's Empty Throne*³¹, a réfléchi aux conséquences de l'usurpation des Lancastre en 1399 sur la littérature ; il a considéré que la plupart des auteurs avaient été contraints de participer à la propagande lancastrienne, bien que leurs efforts aient pu les mener dans des zones ambiguës, si ce n'est dangereuses³². Les agents du champ littéraire seraient donc portés à la conservation, surtout dans un contexte politique trouble. De manière plus générale, Stephen Rigby, grand spécialiste de la littérature anglaise, considérerait dans un chapitre du *Companion to medieval English literature and culture*, paru en 2007 et qui visait par ailleurs à réhabiliter la littérature du XV^e siècle, que les idéaux de cette littérature relevaient de la sphère de la déférence sociale telle que l'a définie l'historien Maurice Keen³³.

Inversement, plusieurs chercheurs, Lynn Staley par exemple, ont soutenu, en particulier dans les années 1990, qu'une partie de cette littérature – et pas seulement la littérature hérétique proprement dite, c'est-à-dire celle des Lollards – était au contraire subversive par nature. Soulignons néanmoins qu'à l'exception des études ayant porté sur Margery Kempe³⁴, ces analyses ont surtout concerné la littérature de la fin du XIV^e siècle. James Simpson, par exemple, a insisté sur la différence fondamentale entre la littérature médiévale, particulièrement celle de la seconde moitié du XIV^e siècle, et la littérature du XVI^e siècle, dans le cadre d'un argument plus général selon lequel, « dans la première moitié du XVI^e siècle, une culture simplifiant et centralisant la juridiction a agressivement supplanté une culture d'hétérogénéité juridictionnelle »³⁵. En d'autres termes, la littérature médiévale anglaise serait moins contrainte et plus réflexive que celle du premier âge moderne.

À partir des années 1990, mais surtout depuis le début des années 2000, certains critiques

³¹ Paul Strohm, *England's Empty Throne : Usurpation and the language of legitimation, 1399-1422*, New Haven, Yale University Press, 1998. Voir aussi *idem*, « Hoccleve, Lydgate and the Lancastrian Court », dans David Wallace (éd.), *The Cambridge History of Medieval English Literature*, *op. cit.*, p. 640-661 ; Derek Pearsall, « Hoccleve's *Regement of Prince* : The Poetics of Royal Representation », *Speculum*, 69, 1994, p. 386-410.

³² Paul Strohm, *England's Empty Throne*, *op. cit.*, p. 191 : *Even though Hoccleve and Lydgate try to be as complicit as possible in every aspect of the Lancastrian program, their versified arguments for loyalty and continuity repeatedly turn out not quite to fit the purposes they are invoked to serve.*

³³ Stephen Rigby, « English Society in the Later Middle Ages : Deference, Ambition and Conflict », dans Peter Brown (éd.), *A Companion to Medieval English Literature and Culture*, *op. cit.*, p. 25-39, particulièrement p. 36-37.

³⁴ Voir par exemple Lynn Staley, *Margery Kempe's Dissenting Fictions*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1991. Margery Kempe, auteure d'un livre « autobiographique » marqué par une dévotion visionnaire et extravertie, a suscité de nombreuses polémiques : pour une mise au point, voir Fiona Tolhurst, « The Radical, yet Orthodox, Margery Kempe », dans Robert W. Epstein et Williams R. Robins (éd.), *Sacred and Profane in Chaucer and Late Medieval Literature. Essays in Honour of John V. Fleming*, Toronto, University of Toronto Press, 2010, p. 179-204.

³⁵ James Simpson, *Reform and Cultural Revolution*, *op. cit.*, p. 1 : *In the first half of the sixteenth century, a culture that simplified and centralized jurisdiction aggressively displaced a culture of jurisdictional heterogeneity.*

ont adopté une voix médiane. Une de ses affirmations les plus claires est sans doute celle de Jennifer Nuttall, très inspirée par les travaux de John Pocock³⁶. Selon elle, la littérature lancastrienne n'est ni propagandiste, ni rebelle :

« Elle est consciente de la perspective de la couronne et de ses politiques et avance des points de vue dépendants, mais pourtant différents³⁷ ».

D'autres critiques, comme Judith Ferster ou Nicholas Perkins, ont insisté sur ce point sans pour autant éluder les tensions à l'œuvre³⁸. Judith Ferster, a clairement pointé la contradiction inscrite au cœur de tous les miroirs au prince du Moyen Âge : l'auteur est sujet du prince et doit lui plaire, mais il cherche en même temps par ses conseils à gouverner le prince³⁹.

De fait, la plupart des auteurs que j'ai étudiés sont bien tiraillés entre la volonté de s'inscrire pleinement dans leur société (de trouver leur place dans leur champ...), dont ils cherchent à circonscrire les évolutions, et celle de se constituer en tant qu'auteurs et acteurs prenant part à la construction d'un échange politique, rendu possible par le développement d'un langage politique commun, compréhensible par les groupes sociaux les plus touchés par les développements de la *literacy* – *gentry*, hommes de lois, marchands –, qui constituent la frange la plus active de la société politique. À cet égard, ils tentent tous de contribuer à une meilleure définition des relations entre les autorités (politiques, mais aussi intellectuelles) et leurs sujets – qui sont des sujets agissant. On se situe là bien au cœur des mécanismes d'acceptation du pouvoir, sans qu'il y ait pour autant aveuglement.

Mais la grande majorité de ces réflexions, et cela conduit à un second problème majeur, portent d'abord, comme cela a été noté en introduction, sur les notions et le lexique des textes. Elles s'inscrivent le plus souvent dans le courant historiographique du *New Historicism*⁴⁰. Certes, de nombreux critiques littéraires anglo-saxons se sont intéressés aux aspects formels de ces œuvres

³⁶ Jennifer Nuttall, *The creation of Lancastrian kingship : literature, language and politics in late medieval England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

³⁷ *Ibid.*, p. 120 : *It is aware of the Crown's perspective and policies and it puts forward dependent yet different points of view.*

³⁸ Judith Ferster, *Fictions of Advice. The Literature and Politics of Counsel in Late Medieval England*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1996 ; Nicholas Perkins, *Hoccleve's Regement of Princes : Counsel and Constraint*, Cambridge, 2001. Pour une réévaluation récente de Lydgate allant dans ce sens, voir Mary C. Flannery, *John Lydgate and the Poetics of Fame*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012. Sur Hoccleve, voir également Aude Mairey, « Thomas Hoccleve ou l'ambiguïté de l'autorité poétique », dans Jean-Philippe Genet (dir.), *La légitimité de l'implicite*, 2 vol., Rome et Paris, École Française de Rome-Publications de la Sorbonne, 2015, t. 1, p. 337-355.

³⁹ Judith Ferster, *Fictions of Advice, op. cit.*, en particulier p. 40 : *On the one hand, it is widely agreed that the mirrors for princes take the ruler's point of view because the writer is subordinate to and wants favor from the ruler. He consequently humbles himself, flatters the ruler, and promotes the appropriately hierarchical view of society in which rulers exercise power and subjects obey. But on the other hand, the contrary premise is equally and more subversively fundamental to the genre : To rule well, the king must be ruled.*

⁴⁰ L'article le plus clair sur les conceptions de ce courant est celui de Stephen Greenblatt, « What is the History of Literature ? », *Critical Inquiry*, 23/3, 1997, p. 460-481, même s'il a réfuté l'appellation de *New Historicism*. Les spécialistes cités dans les notes précédentes s'y inscrivent pour l'essentiel.

en contexte, par exemple Anne Middleton, Rita Copeland ou Robert Meyer-Lee⁴¹. Ces deux derniers chercheurs, en particulier, ont réfléchi à l'usage de la rhétorique par les auteurs anglais, ou encore à l'apparition de poètes lauréats dans l'Angleterre du XV^e siècle (bien que le premier poète officiel ne soit nommé que par Henri VII). Par ailleurs, il existe bien sûr des études strictement « littéraires » qui ne s'intéressent que très peu à la mise en contexte des œuvres⁴². Mais le problème ici est bien celui de la mise en relation de la forme et du fond. Or, les choix rhétoriques et poétiques participent tout autant de l'affirmation de l'anglais que les thèmes abordés dans les œuvres ou leur généalogie littéraire qui, pour l'Angleterre, se met en place au XV^e siècle autour du père fondateur, Chaucer⁴³. Tout est lié et la question de l'esthétisation passe aussi par la forme à son niveau le plus fondamental.

Il se trouve en effet que, parmi les choix effectués par les auteurs dans la majorité des cas et quel que soit le moment considéré au sein de la période 1360-1480, l'un des principaux est celui de la versification – plutôt que la prose – que ce soit pour faire œuvre de conseil auprès du prince, pour manifester une volonté de réforme, pour réfléchir aux rapports entre le prince et le sujet (en particulier dans le cadre du *regimen*) ou, dans le cas de la montée des rivalités entre Lancastriens et Yorkistes, pour défendre un parti. On peut ici tenter la comparaison avec la France : dans les dernières décennies du XIV^e siècle, la poésie française s'illustre avec des auteurs comme Eustache Deschamps ou Guillaume de Machaut, dont l'influence sur leurs contemporains anglais a d'ailleurs été grande⁴⁴. Mais à partir du début du XV^e siècle au moins, la prose s'affirme peut-être davantage, même si ce n'est pas de manière systématique, pour écrire sur ces sujets « sérieux », comme en témoigne par exemple le parcours de Christine de Pizan⁴⁵ ; et les Anglais le savent, puisqu'ils lisent encore en français et qu'ils connaissent les grands auteurs

⁴¹ Voir notamment Anne Middleton, *Chaucer, Langland, and fourteenth-century literary history*, éd. Steven Justice, Farnham, Ashgate Variorum, 2013 ; Rita Copeland, *Rhetoric, Hermeneutics and Translation in the Middle Ages : Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; Robert Meyer-Lee, *Poets and Power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

⁴² Ce type d'études a d'ailleurs retrouvé de la vigueur ces dernières années : après la domination du *New Historicism*, on assiste à l'affirmation du *New Formalism*... Pour une déclaration générale, voir Marjorie Levinson, « What is New Formalism ? », *Publications of the Modern Language Association of America*, 122, mars 2007, p. 558-569. En ce qui concerne le Moyen Âge, certaines études récentes tentent toutefois de revisiter ce *New Formalism* sans pour autant nier l'importance de la dimension historique : voir Andrew Galloway, « Introduction », dans Franck Grady et Andrew Galloway (éd.), *Answerable Style. The Idea of Literary in Medieval England*, Columbus, Ohio State University Press, 2013, p. 1-14 ; Eleanor Johnson, *Practicing Literary Theory in the Middle Ages. Ethics and the Mixed Form in Chaucer, Gower, Usk, and Hoccleve*, Chicago, University of Chicago Press, 2013.

⁴³ La littérature sur cette question est océanique ; pour une approche synthétique et réflexive, voir Stephanie Trigg, *Congenial Souls : Reading Chaucer from Medieval to Postmodern*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.

⁴⁴ Voir William Calin, *The French Tradition and the Literature of Medieval England*, Toronto, Toronto University Press, 1994 ; Barton R. Palmer (éd.), *Chaucer's French Contemporaries. The Poetry/Poetics of Self and Tradition*, New York, AMS Press, 1999.

⁴⁵ Sur Christine de Pizan, voir par exemple Françoise Autrand, *Christine de Pizan : une femme en politique*, Paris, Fayard, 2009 ; Liliane Dulac et Bernard Ribémont (éd.), *Une femme de lettres au Moyen Âge. Études autour de Christine de Pizan*, Orléans, Paradigme (Medievalia, 16), 1995 ; Marilyn Desmond (éd.), *Christine de Pizan and the Categories of Difference*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998.

français comme Christine ou, un peu plus tard, Alain Chartier, dont ils vont d'ailleurs traduire certaines œuvres en anglais⁴⁶.

Il ne s'agit pas d'instaurer un clivage radical entre vers et prose et d'affirmer qu'il n'y a pas de prose anglaise avant John Fortescue, Thomas Malory ou William Caxton, autrement dit avant le troisième quart du XV^e siècle. Le programme de traduction de John Trevisa commandité par Thomas Berkeley à la fin du XIV^e siècle, qui vise à constituer un véritable vade-mecum en anglais, en est sans doute l'exemple le plus éloquent⁴⁷, ainsi que la traduction de la chronique la plus diffusée en Angleterre, le *Brut*, au même moment⁴⁸, sans compter la traduction de la Bible par les wycliffites, qui soulève un autre ensemble de problèmes⁴⁹. La dimension politique, au sens le plus large du terme, de ces traductions, est évidente, même si, contrairement à ce qui se passe en France, elle a peu à voir avec un programme royal⁵⁰. En revanche, la plupart de ces textes (même s'il existe des exceptions, tel le *Testament of Love* de Thomas Usk⁵¹) ne s'interrogent pas explicitement sur la dimension esthétique de la langue ; pour la majorité d'entre eux, il s'agit d'abord de réfléchir sur la validité de l'écriture en anglais⁵². Or, dans le même temps, de très nombreux poèmes, qui visent tout autant à promouvoir l'anglais qu'à l'enrichir d'un lexique politique, social et religieux, tentent au contraire d'allier les deux. Et ces choix n'ont plus grand chose à voir avec l'oralité, puisque nombre de ces textes sont clairement écrits pour être lus silencieusement, même si cela n'exclut pas leur lecture collective, comme l'a souligné Joyce Coleman qui a forgé le concept d'*aurality*, « l'audition partagée des textes écrits »⁵³.

Prenons en premier lieu le cas de la poésie allitérative qui fleurit entre la seconde moitié du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle, et qui se caractérise par la répétition de consonnes dans une

⁴⁶ Voir par exemple Laurie A. Finke, « The politics of the canon : Christine de Pizan and the Fifteenth-Century Chaucerian », *Exemplaria*, 19/1, 2007, p. 16-38 ; James C. Laidlaw, « English translations of Alain Chartier », *The Modern Language Review*, 56/2, 1961, p. 222-224.

⁴⁷ Voir Ralph Hanna, « Sir Thomas Berkeley and His Patronage », *Speculum*, 64, 1989, p. 878-916.

⁴⁸ Voir Lister M. Matheson, *The Prose Brut : The Development of a Middle English Chronicle*, Tempe, Ariz., Medieval and Renaissance Texts Studies.

⁴⁹ Voir Mary Dove, *The first English Bible : the text and context of the wycliffite versions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

⁵⁰ Sur les raisons de ces différences, voir Aude Mairey, « Les traductions anglaises à la fin du Moyen Âge », dans Olivier Bertrand (dir.), *Sciences et savoirs sous Charles V*, Paris, Honoré Champion, 2014, p. 283-297. Plus généralement sur l'importance de la traduction – au sens le plus large du terme – en Angleterre, voir Roger Ellis (dir.), *The Oxford History of Literary translation in English, I, to 1550*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

⁵¹ Thomas Usk, *The Testament of Love*, éd. R. Allen Shoaf, Kalamazoo, TEAMS, 1998 [en ligne : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/shoaf-usk-the-testament-of-love>].

⁵² Et il est frappant que Chaucer, dans ses traductions en prose, clame la même chose. Voir par exemple son *Treatise of the Astrolabe*, édité dans Larry Benson (dir.), *The Riverside Chaucer*, Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 395-470.

⁵³ Joyce Coleman, « Aurality », dans Paul Strohm (éd.), *Middle English, op. cit.*, p. 68-85, p. 69 ; voir aussi *eadem*, *Public reading and the reading public in late medieval England and France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

suite de mots rapprochés⁵⁴. L'allitération est employée depuis la période anglo-saxonne, mais une partie de la poésie des années 1350-1400 se caractérise par l'emploi du vers allitératif long non rimé. Les débats sur ce que certains ont appelé un « renouveau » ont été nombreux⁵⁵. L'usage de ce type de versification correspond à une période de développement intense de l'anglais⁵⁶. Dans ce cadre, il permet probablement de relier la « nouveauté » que représente alors ce développement à la formation d'une communauté anglaise, qui passe aussi par une généalogie linguistique et littéraire.

Mais le vers allitératif est loin d'être la seule modalité possible de versification en anglais et il n'est d'ailleurs pas dominant. Le vers isosyllabique iambique rimé (appelé aussi tétramètre), adapté de l'octosyllabe français, comprend un nombre de pieds donnés, les pieds étant composés d'une syllabe accentuée et d'une syllabe non accentuée. Il est employé pour la première fois dans le poème *The Owl and the Nightingale*, composé autour de 1200⁵⁷. Au XIV^e siècle, ce type de versification est très présent – on le trouve par exemple dans la *Confessio amantis* de Gower⁵⁸ et dans nombre de romans en vers. Mais Chaucer introduit le pentamètre (vers à dix syllabes) qu'il va déployer dans des strophes de sept vers (ababbcc) – appelées rimes royales⁵⁹. Au XV^e siècle, cette forme est très largement employée, en particulier dans les poèmes qui ont une dimension politique.

À partir de 1400, la versification prend plus d'ampleur encore, au point qu'elle est utilisée pour des ouvrages qui auraient sans doute été composés en prose quelques années plus tôt. Un exemple frappant est celui de la traduction de la *Consolation* de Boèce, traduite en prose par Chaucer puis retraduite en vers par John Walton vers 1410⁶⁰. Presque tous les textes apparentés, de près ou de loin, à un miroir au prince, sont en vers, à commencer par les textes de Hoccleve (tel son *Regement of Princes*⁶¹) et de Lydgate (par exemple son *Troy Book*⁶²). Et l'on trouve de la

⁵⁴ Voir Donka Minkova, « The Forms of Verse », dans Peter Brown (éd.), *A Companion to Medieval English Literature and Culture*, op. cit., p. 176-195.

⁵⁵ Pour un résumé de ces débats, voir Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité*, op. cit., p. 36-40.

⁵⁶ Voir Norman Blake, « The Literary Language », dans Norman Blake (dir.), *The Cambridge History of the English Language*, vol. 2, 1066-1476, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 500-541, p. 521-522.

⁵⁷ *The Owl and the Nightingale : Text and Translation*, éd. et trad. Neil Cartlidge, Exeter, University of Exeter Press, 2001.

⁵⁸ John Gower, *Confessio amantis*, 3 vol., éd. Russell A. Peck, Kalamazoo, TEAMS, 2000-2004 [en ligne : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/peck-confessio-amantis-volume-1>].

⁵⁹ Il utilise pour la première fois la rime royale dans le poème *The Parliament of Fowles* : voir Donka Minkova, « The Forms of Verse », art. cité, p. 188. Voir également James Dean, « Chaucer, Gower, and Rime Royal », *Studies in Philology*, 88, 1991, p. 251-275.

⁶⁰ Boethius "*De Consolacione Philosophiae*" translated by John Walton Canon of Oseney, éd. Mark Science, Londres, 1927 (Early English Texts Society, o.s. 170).

⁶¹ Thomas Hoccleve, *The Regement of Prince*, éd. Charles R. Blyth, Kalamazoo, TEAMS, 1999 (en ligne : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/hocccint.htm>).

⁶² John Lydgate, *Troy Book*, 4 vol., éd. Henry Bergen, Londres, Oxford University Press (Early English Text Society, extraordinary series, 97, 103, 106, 126), Londres, 1906-1935.

versification là où on ne l'attend pas forcément, comme dans un texte intitulé le *Libelle of Englyshe Policy*, composé dans les années 1430 et qui présente un véritable programme de politique mercantile et extérieure⁶³ ; ou dans le traité sur la chasse composé par Edmond d'York dans les premières années du XV^e⁶⁴. Le point d'orgue de ce type de poésie est l'œuvre de John Lydgate, qui a produit des dizaines de milliers de vers pour la famille royale, la noblesse et les élites urbaines, même s'il n'a pas systématiquement employé la rime royale⁶⁵.

Les premières manifestations de la littérature « pré-machiavelienne », pour reprendre les termes de Paul Strohm, sont également pour la plupart en vers, à commencer par certains textes de Lydgate. Ce n'est que dans les années 1450 que la prose recommence à faire concurrence aux vers dans ces domaines. John Fortescue, qui est, rappelons le, un juriste et qui écrit avant tout en latin, l'emploie dans ses traités en anglais⁶⁶. C'est également à ce moment que se développent, bien plus tard qu'en France, les romans en prose⁶⁷, telle la *Morte Arthure* de Thomas Malory⁶⁸. Toutefois, des œuvres politiques en vers sont encore composées dans les années 1470 : mentionnons l'adaptation polémique du *De re militari* de Végèce, *Knyghthod and Bataile*⁶⁹, la chronique de John Hardyng⁷⁰, le miroir au prince de Georges Ashby, précepteur du fils d'Henri VI⁷¹, ou encore, sous Édouard IV, les vers alchimico-politiques de Georges Ripley et Thomas Norton⁷². Et c'est sans compter les nombreux poèmes anonymes composés par les partisans des Lancastriens et des Yorkistes, parfois placardés aux portes des églises⁷³. Toute la

⁶³ *The Libelle of Englyshe Polycye : A Poem on the Use of Sea-Power, 1436*, éd. George Warner, Oxford, 1926. Sur ce texte, voir par exemple Steven Sobekki, « Bureaucratic Verse : William Lynwood, the Privy Seal and the form of the *Libelle of Englyshe Polycye* », *New Medieval Literatures*, 12/1, 2011, p. 251-288.

⁶⁴ Edward of Norwich, *The Master of Game*, éd. William A. et Florence N. Baillie-Grohman, Londres, 1909.

⁶⁵ Sur Lydgate, voir notamment Derek Pearsall, *John Lydgate*, Londres, Routledge, 1970 ; Larry Scanlon et James Simpson (éd.), *John Lydgate : Poetry, Culture and Lancastrian England*, Notre Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 2006.

⁶⁶ Sur Fortescue, voir par exemple Anthony Gross, *The Dissolution of Lancastrian kingship : Sir John Fortescue and the crisis of monarchy in fifteenth-century England*, Stanford, P. Watkins, 1996.

⁶⁷ Voir Helen Cooper, « Romance after 1400 », dans David Wallace (dir.), *The Cambridge History of Middle English Literature*, op. cit., p. 690-719.

⁶⁸ Sur Malory, voir par exemple Elizabeth Archibald et A. S. G. Edwards (éd.), *A Companion to Malory*, Rochester, D. S. Brewer, 1996.

⁶⁹ *Knyghthod and Bataile*, éd. Roman Dyboski et Z. M. Arend, Londres (Early English Texts Society, ordinary series, 201), 1935. Sur ce texte, voir Daniel Wakelin, « The occasion, author, and readers of *Knyghthode and Bataile* », *Medium Aevum*, 73/2, 2004, p. 260-272 ; Aude Mairey, « Entre polémique et réforme. Une traduction versifiée du *De re militari* de Végèce, *Knyghthod and Bataile* (1459-1460) », à paraître dans Marie Bouhaïk-Gironès, Tania Debbagi Baranova et Nathalie Szczech (éd.), *Usages et stratégies polémiques en Europe au temps de l'humanisme (du XIV^e au milieu du XVII^e siècle)*.

⁷⁰ Voir Sarah Peverley, *John Hardyng's Chronicle : A Study of the Two Versions and a Critical Edition of Both for the Period 1327-1464*, PhD, Université d'Hull, 2004.

⁷¹ *George Ashby's Poems*, éd. Mary Bateson, Londres (Early English Texts Society, extraordinary series, 76), 1899. Voir Robert Meyer-Lee, « Laureates and beggars in Fifteenth-century English Poetry : the case of George Ashby », *Speculum*, 79/3, 2004, p. 173-214.

⁷² Voir Aude Mairey, « Entre littérature, science et politique : les œuvres alchimiques de Thomas Norton et George Ripley », *Revue Historique*, 658/2, 2011, p. 243-263.

⁷³ Voir Aude Mairey, « La poésie comme mode de communication politique dans la guerre des Deux Roses », dans

palette de l'expression politique, de la plus simple à la plus sophistiquée, se retrouve encore dans les poèmes des années 1460-1470, même si une inflexion apparaît par rapport à la première moitié du XV^e siècle et que la prose se diffuse davantage, notamment par l'intermédiaire de Caxton.

La versification est donc un trait majeur de la littérature en anglais à la fin du Moyen Âge. Elle constitue, à mon sens, un facteur essentiel de l'autonomisation du champ littéraire en Angleterre, en particulier pour les textes qui ont une dimension politique et sociale, ce qui renvoie à la question de la propagande⁷⁴. La littérature anglaise de la période, surtout celle qui est produite après 1399 et qui a le plus souvent été accusée de faire œuvre de propagande, est en réalité porteuse de complexité et marquée par un certain nombre de tensions fortes, pas forcément négatives. Or, l'esthétisation, qui passe ici en premier lieu par la versification, en est un des éléments essentiels. Et quoi que l'on pense de la valeur esthétique de poèmes comme ceux de Lydgate ou de Hoccleve – ce qui rentre dans le domaine du jugement de valeur et sort de l'analyse historique – cette dimension esthétique est un des aspects importants de leur réflexion : elle leur permet d'articuler des tentatives de résolution de ces tensions. Trois aspects peuvent être soulignés, même s'ils sont en réalité inextricablement liés.

Sur le plan religieux, ces auteurs sont, comme toutes les élites anglaises, confrontés à l'hérésie lollarde et le problème est d'autant plus complexe que les « zones grises », cela a été souligné plus haut, ne sont pas négligeables. Mais sur le plan linguistique, les lollards prônent une simple prose qui rejette justement l'esthétique de la langue, en adéquation avec l'appui sur les simples prêtres porteurs du message biblique – et seule la Bible est pour eux, en un sens, source d'esthétique⁷⁵. Certains auteurs ont choisi d'affronter les lollards sur leur propre terrain : les œuvres écrites par les Chartreux ou les Brigittins, ordres qui connaissent alors un grand succès en Angleterre et qui jouent un rôle important dans la diffusion de traités dévotionnels en anglais, sont en prose et leurs auteurs, tel Nicholas Love, travaillent davantage sur la dimension affective de l'anglais, en lien avec le fait que ce dernier est une langue maternelle, que sur sa dimension

Jean-Philippe Genet, Andrea Zorzi et Andrea Gamberini (éd.), *The Languages of the Political Society*, Rome, Viella, 2011, p. 189-207.

⁷⁴ L'usage de ce terme reste à mon sens problématique pour le Moyen Âge si, du moins, il est employé dans son sens contemporain : pour une mise au point, voir Jean-Philippe Genet, « Les langages de la propagande », dans Vincent Challet, Jean-Philippe Genet, Hipólito Rafael Oliva Herrero et Julio Valdeón Baruque *La société politique à la fin du XV^e siècle dans les royaumes ibériques et en Europe. Élités, peuple, sujets ?*, Valladolid et Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 89-109.

⁷⁵ L'expression la plus claire de ces conceptions se trouve dans le Prologue Général de la Bible Wycliffite : *The Holy Bible, Containing the Old and New Testaments, with the Apocryphal Books, in the Earliest English Versions Made from the Latin Vulgate by John Wycliffe and His Followers*, éd. Josiah Forshall et Frederick Madden, 4 vol., Oxford, 1850, réimp. New York, 1982.

esthétique⁷⁶. L'exception est ici l'évêque Reginald Pecock qui a tenté, dans les années 1440, de construire, dans une prose ardue, une théologie appuyée sur la raison plus que sur l'affect – mais ses livres ont subi un autodafé⁷⁷. Toutefois, d'autres préfèrent la versification pour mieux délégitimer la simple prose lollarde et rehausser en même temps leurs propres compositions⁷⁸. C'est autant le cas, par exemple, des œuvres dans lesquelles Hoccleve attaque les Lollards, en phase, sur ce point, avec la politique des premiers Lancastre⁷⁹, que de certains textes hagiographiques du milieu du XV^e siècle, notamment les vies de saints couronnés, tels Edmond le Confesseur ou Katherine d'Alexandrie (sainte fictive mais très populaire en Angleterre), qui n'hésitent pas à exposer des considérations théologiques parfois très sophistiquées sous couvert d'éloquentes descriptions hagiographiques⁸⁰.

Sur un plan plus strictement politique, il y a un avant et un après 1399. À la fin du XIV^e siècle, les poètes naviguent en eaux troubles, dans le contexte des difficultés politiques du règne de Richard II. Il s'agit d'un moment de remise en question très nette, non seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan social, comme le suggère le choc provoqué par la révolte de 1381. Chaucer et Langland, qui ont réfléchi à toutes ces questions en termes d'ouverture de la société et de rapports entre le roi et les élites, sont des cas exceptionnels⁸¹ ; mais on trouve des éléments similaires dans d'autres œuvres, par exemple l'*Alliterative Morte Arthur*, qui offre une réflexion assez critique sur la guerre à la fin du XIV^e siècle⁸², et même chez Gower, pourtant généralement caractérisé par son conservatisme⁸³. Pour les auteurs du début du XV^e siècle,

⁷⁶ Sur la littérature dévotionnelle transmise ou écrite par ces ordres, voir par exemple Michael G. Sargent, « The Transmission by the English Carthusians of Some Late Medieval Spiritual Writings », *Journal of Ecclesiastical History*, 27, 1976, p. 225-240 ; Edward A. Jones et Alexandra Walsham éd., *Syon Abbey and its books : reading, writing and religion, c. 1400-1700*, Woodbridge, Boydell Press. Sur Nicholas Love, voir Michael G. Sargent, *The Mirror of the Blessed Life of Jesus Christ : A Full Critical Edition based on Cambridge university Library additional MSS 6578 and 6686*, Exeter, University of Exeter Press, 2005.

⁷⁷ Sur Pecock, voir par exemple Kirsty Campbell, *The call to read : Reginald Pecock's books and textual communities*, Notre Dame, Ariz., Notre Dame Indiana Press, 2010.

⁷⁸ Vincent Gillespie a évoqué cette hypothèse dans un article où il réévalue plus largement la littérature dévotionnelle de cette période : *The lexis of all these writers reflects a consciously fostered aureation as part of a self-aware turn to a Latinate English vernacular, perhaps in the face of Lollard calls for a wholesale 'simple' translation of religious materials* (Vincent Gillespie, « Chichele's Church : Vernacular Theology in England after Thomas Arundel », dans Vincent Gillespie et Kantik Ghosh (éd.), *After Arundel, op. cit.*, p. 3-42, p. 35.

⁷⁹ Voir Aude Mairey, « L'aristocratie anglaise face aux Lollards », dans Ariane Boltanski et Franck Mercier (éd.), *Le Salut par les armes. Noblesse et défense de l'orthodoxie (XIII^e-XVII^e s.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 81-92.

⁸⁰ Sur ce point, voir notamment Karen A. Winstead, *John Capgrave's Fifteenth-Century*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2007 ; Jennifer Sisk, « Lydgate's Problematic Commission : A Legend of St Edmund for Henry VI », *Journal of English and Germanic Philology*, 109/3, 2010, p. 349-375.

⁸¹ Voir par exemple Paul Strohm, *Social Chaucer*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1994 ; Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité, op. cit.*

⁸² Voir Patricia DeMarco, « An Arthur for the Ricardian Age : Crown, Nobility, and the Alliterative "Morte Arthure" », *Speculum*, 80/2, 2005, p. 464-493.

⁸³ Voir par exemple Siân Echard, « Gower's 'bokes of Latin' : Language, Politics and Poetry », *Studies in the Age of Chaucer*, 25, 2003, p. 123-156.

L'usurpation constitue une sorte d'événement matriciel. Paul Strohm a insisté dans les années 1990, cela a été noté plus haut, sur le fait que ces auteurs étaient en quelque sorte « piégés » par la nécessité de légitimation de la nouvelle dynastie ; selon lui, Hoccleve et Lydgate, en particulier, auraient construit un discours entièrement tendu vers cette légitimation. Il faut tenir compte, toutefois, de la situation des Communes, autrement dit de la *gentry* et des élites urbaines, qui se sont singulièrement affirmées dans les dernières décennies du XIV^e siècle et qui sont avides de lire une poésie anglaise capable de leur apporter des solutions, mais aussi parfois un regard critique. L'auteur des poèmes *Richard the Redeless* et de *Mum and the Sothsegger*, par exemple, légitime certes le nouveau roi, mais le met en garde : il ne doit pas réitérer les erreurs de Richard II⁸⁴. Hoccleve écrit pour le futur Henri V, mais il défend ardemment la paix avec la France. Dans sa poésie épique, Lydgate encense peut-être Henri V et Humphrey de Gloucester, mais n'hésite pas à appuyer sur les points douloureux, c'est-à-dire sur les problèmes inhérents posés par l'usurpation lancastrienne à l'unité de la communauté anglaise⁸⁵. Et même dans sa poésie hagiographique, il souligne en creux l'incapacité d'Henri VI à unifier sa société politique⁸⁶. Dans ce contexte de dialogue difficile, l'usage de la rime royale, qui plaît aux Lancastre, rehausse en même temps le statut de ces hommes et de leurs œuvres, en formant peu à peu un canon littéraire qui complète les seules œuvres de Chaucer. À la fin du XV^e siècle, Gower et Lydgate souvent, Hoccleve parfois, sont intégrés dans ce canon, comme le montrent par exemple les vers de Georges Ashby ou, peut-être plus symptomatiquement, les vers d'un traité de bonne conduite qui recommande de lire ces auteurs anglais pour améliorer l'éducation des jeunes Anglais⁸⁷.

Sur le plan des modes de transmission des savoirs enfin, tous ces auteurs reflètent autant qu'ils induisent un changement profond. Ils se font vecteurs de savoirs qui ne sont plus seulement (ou pas du tout) transmis par la voie universitaire ou cléricale – même si un certain nombre d'auteurs sont des clercs érudits, à commencer par Lydgate, un bénédictin. Ces savoirs – politiques, historiques, alchimiques, mais aussi économiques – sont également transmis dans des textes en prose, mais il est clair que la diffusion importante de nombre de poèmes dans ces domaines répond là encore à une attente du public anglais. Dans cette entreprise de transmission, les tensions dans le rapport aux autorités, qu'elles soient de nature divine ou humaine, sont importantes et il s'agit sans cesse de négocier avec elles. On se situe là, me semble-t-il, dans la construction d'un champ autonome sans qu'il y ait pour autant lutte entre ces auteurs, qui ne

⁸⁴ Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité*, op. cit., p. 133 sq.

⁸⁵ Voir par exemple son *Siege of Thebes* (éd. éd. Robert R. Edwards, Kalamazoo, TEAMS, 2005 (en ligne : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/thebint.htm>).

⁸⁶ Jennifer Sisk, « Lydgate's Problematic Commission », art. cité.

⁸⁷ Voir John Gillingham, « From *Civitas* to Civility : Codes of Manners in Medieval and Early Modern England », *Transactions of the Royal Historical Society*, 6^e sér., 12, 2002, p. 267-289.

cherchent généralement pas à se positionner les uns contre les autres, mais au contraire à se renforcer les uns les autres – et la référence à Chaucer y contribue ici fortement – afin de négocier au mieux les contraintes intellectuelles, politiques et sociales de l'Angleterre durant cette période.

Ces contraintes, porteuses de tensions, nécessitent d'articuler la forme et le fond qui se renforcent l'une l'autre. Or, à la fin du XIV^e siècle et surtout au XV^e siècle, l'esthétisation de l'anglais, qui est un facteur essentiel de sa constitution en tant que langue intellectuelle, littéraire, politique et sociale, passe en grande partie par l'usage de la versification, qu'elle soit en vers allitératifs long non rimés, en octosyllabes ou en rimes royales. Quant à l'affirmation de la prose, sous une forme sophistiquée, dans les dernières décennies du XV^e siècle, elle est sans doute liée à trois facteurs déterminants : le développement d'un anglais de chancellerie, le poids de l'influence française, mais aussi de celui de la poésie anglaise. L'anglais a alors atteint un degré de maturité suffisant pour être employé dans tous les registres possibles, dans un contexte politique par ailleurs différent, désormais dominé par les Yorkistes, puis par les Tudor. Jean-Philippe Genet a suggéré que la variation esthétique devient un marqueur de distinction crucial, mais il me semble que cela va même au-delà et que ce marqueur esthétique contribue à la définition même de l'individu au sein d'une communauté, anglaise en l'occurrence. J'espère en tout cas avoir montré que cet usage de la versification en Angleterre à la fin du Moyen Âge n'a rien d'anodin, qu'il est historiquement construit et qu'il doit être pris en compte dans l'analyse du système de communication et, plus largement, des mutations culturelles de ce temps.

Aude Mairey (LaMOP-CNRS)